

Basse-Côte-Nord La côte des archipels

Jean-Claude Jay-Rayon et Luc Trépanier

Numéro 52, hiver 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17719ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

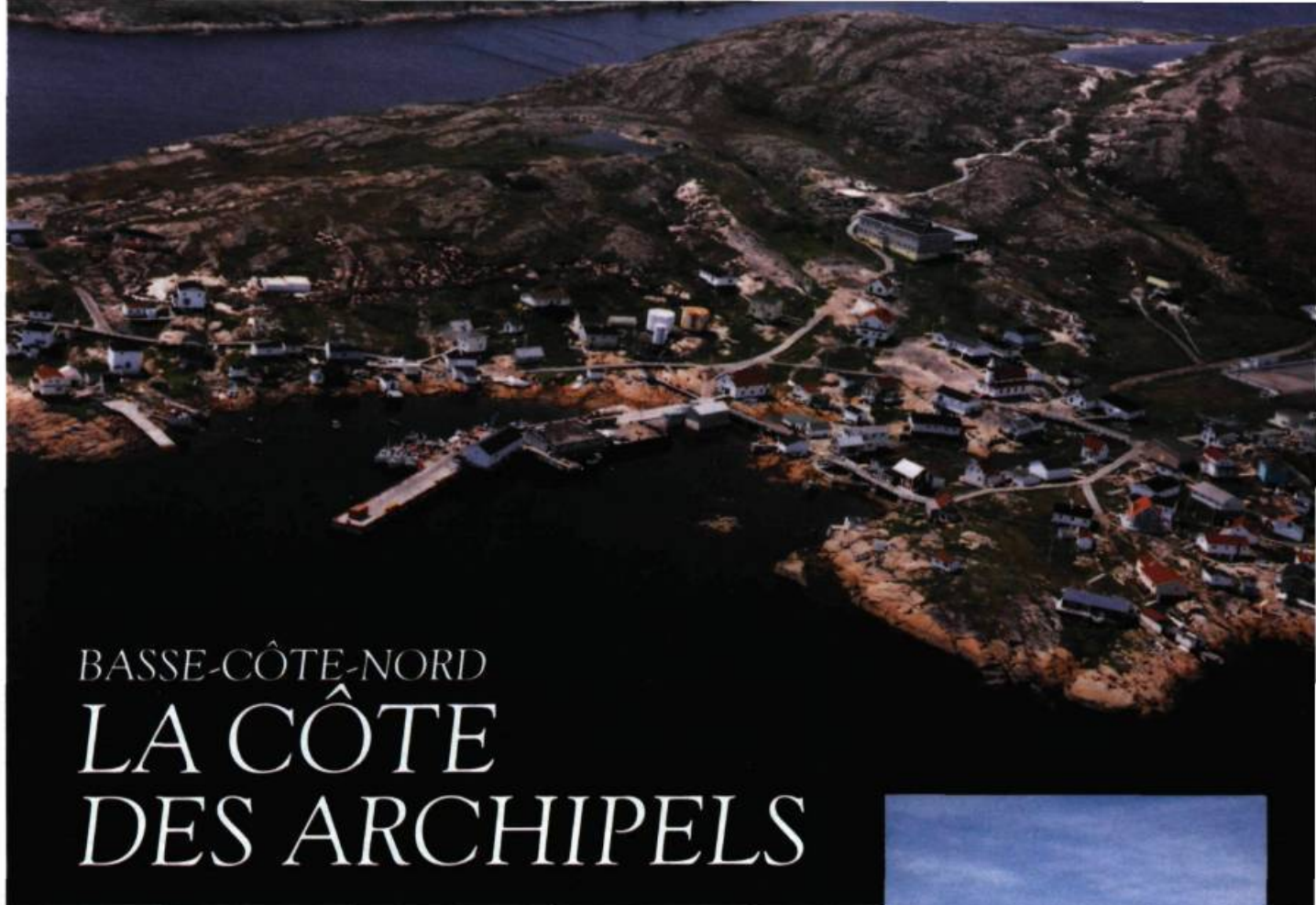
0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jay-Rayon, J.-C. & Trépanier, L. (1992). Basse-Côte-Nord : la côte des archipels. *Continuité*, (52), 42–47.



BASSE-CÔTE-NORD LA CÔTE DES ARCHIPELS

Un projet récréo-touristique novateur dans les îles de Harrington, Providence et Sainte-Marie.

O n murmure de plus en plus dans certains cercles intellectuels que le tourisme, par son développement et ses aménagements, porte souvent atteinte à l'écologie humaine, animale et même végétale de certaines villes ou régions considérées comme patrimoniales. Devant ce fait qu'il ne s'agirait pas de nier, mais qu'il ne faudrait pas non plus généraliser, fût-il exprimé à l'occasion de colloques organisés sous l'égide de l'Unesco, il y a lieu de s'interroger sur le phénomène qu'on appelle «récréo-tourisme».

En fait le tourisme, que certains considèrent un peu naïvement comme une panacée et d'autres comme un moindre mal, ne s'inscrit-il pas presque toujours et partout dans un

continuum logique? Une sorte de peuplement particulier et temporaire de certaines zones ou lieux géographiques, de certains villages ou villes de caractère? N'est-il pas simplement une autre façon de découvrir et d'exploiter l'espace, fondée sur des valeurs tout à fait similaires aux anciennes mais exprimées différemment? N'y aurait-il pas une possibilité d'éclairer autrement le tourisme et de laisser dans l'ombre de vieilles notions sociologiques qui lui collent encore à la peau, comme celles du loisir pour tous, de la récréation de plein air, des festivals populaires, etc.? Autant d'étiquettes qui datent des années soixante-dix et de la «civilisation des loisirs».



«Maison de mer» abandonnée sur l'île Gull Cliff, dans le havre de Harrington, près de la passe Schooner. Photo: Luc Trépanier, 1990.

Partie sud-est de l'île de Harrington où se trouve le village anglophone de Harrington Harbour, aux trottoirs de bois, à l'abri du «bon havre». Photo: Eugen Kedli, 1988.



La maison Rowsell, dans l'île de Harrington, un bâtiment inspiré de l'architecture vernaculaire américaine, avec son revêtement de bardeau de cèdre. Cette ancienne demeure pourrait avoir une vocation muséale. Photo: Luc Trépanier, 1990.

Le projet récréo-touristique envisagé pour le secteur des îles de Harrington, Providence et Sainte-Marie, dans la municipalité de la Côte-Nord-du-Golfe-Saint-Laurent, représente l'aboutissement d'un processus qui a débuté en 1988. Initialement, il s'agissait de repenser les aménagements prévus pour l'archipel de Sept-Îles. Une demande avait d'ailleurs été présentée par la Ville de Sept-Îles et son Association touristique afin de redévelopper cet environnement dans un but économique. La MRC de la Minganie s'est jointe par la suite à l'entreprise, puis, dans le but de générer une plus grande unité, le projet s'est finalement étendu jusqu'aux îles de Harrington.

Ainsi naquit la trilogie de la Côte des Archipels. Le long d'un littoral de 500 kilomètres se succèdent, d'est en ouest: l'archipel de Sept-Îles, avec ses sommets panoramiques permettant des safaris visuels héliportés; l'archipel de Mingan, à vocation scientifique spécialisée dans l'interprétation des formations géologiques; et enfin, l'archipel de Harrington, seul environnement «humanisé», véritable musée vivant où les pêcheurs perpétuent la mémoire des anciens.

LE TOURISME COMME UNE AVENTURE

L'un des principaux soucis lorsqu'il faut concevoir un «produit d'aventure», par principe éloigné des grands centres, c'est de bien penser ses accès et de cibler la clientèle avec justesse, de telle sorte que les services offerts soient parfaitement adaptés à ses besoins. La moindre erreur dans ce domaine et le projet risque de connaître l'échec, car plus la région con-

cernée est éloignée, plus il doit être exceptionnel et bâti avec précision. En un sens, le produit touristique d'aventure est celui qui requiert le plus d'attention sur les plans spatial et temporel et le moins «d'aventure intellectuelle» et d'utopie de la part de ses concepteurs.

En choisissant Harrington comme destination dans toute la zone nord-côtière, il s'agissait de jeter «l'ancre touristique» en un lieu insulaire caractéristique, habité et unique. Il n'y a pas d'autre archipel aussi humanisé sur toute la Côte-Nord et l'écologie culturelle qui en découle est effectivement unique, tout comme le paysage qui l'entoure. Avec ses quelque 350 habitants, le village de Harrington Harbour, plaque tournante des excursions prévues à l'île Providence et à l'archipel de Sainte-Marie, est situé à environ 320 kilomètres de Havre-Saint-Pierre, au sud-ouest, là où se termine la route, et à 200 kilomètres de Blanc-Sablon, au nord-est. En plein centre stratégique d'une Basse-Côte-Nord de 375 kilomètres, Harrington Harbour est accessible par cargo-passagers depuis Sept-Îles ou Havre-Saint-Pierre, ainsi que par avion, depuis le village côtier de Chevery, lui-même desservi par bateau-taxi.

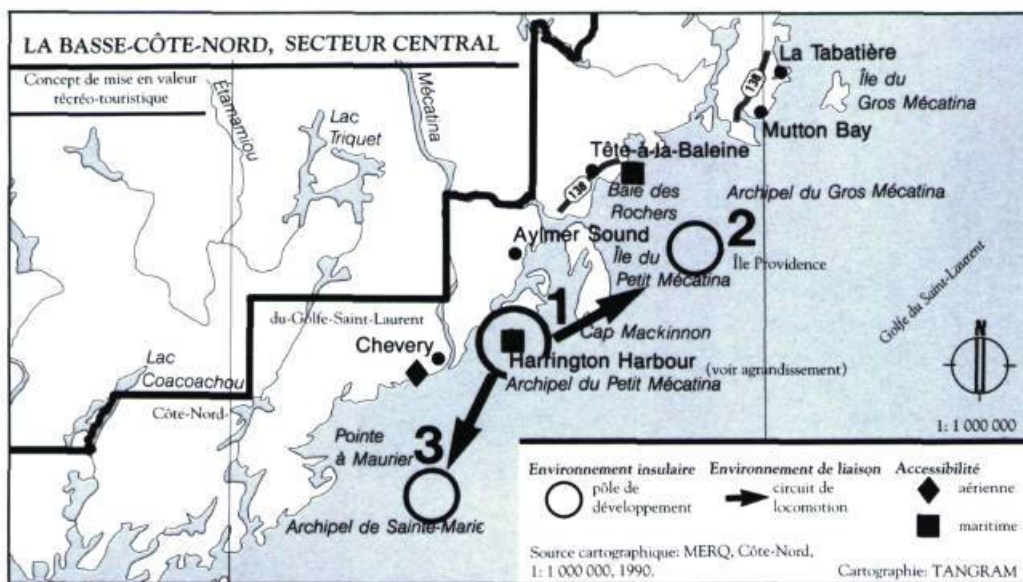


L'anse à Bill, un des paysages typiques de l'île de Harrington, nous fait découvrir l'organisation spatiale d'un village de pêche aux trois composantes traditionnelles: les maisons familiales, les «chafauds» et les hangars. Photo: Luc Trépanier, 1990.

DES LIEUX BIEN NOMMÉS

La Basse-Côte-Nord possède une grande richesse toponymique qui prend sa source à la fois dans la culture amérindienne, anglaise et française. Elle a de ce fait échappé à la sanctification obligatoire des lieux! Le territoire est en effet émaillé de dénominations qui correspondent à sa biogéographie particulière, à la vie passée de ses découvreurs et résidents, à leurs gestes coutumiers et animaux familiers, voire à la relation humoristique de ses anciens habitants avec le monde.

En ce sens, le visiteur qui choisira cet endroit dans le but d'associer nature et culture ne sera pas continuellement confronté à des appellations abstraites tirées du calendrier liturgique, mais plutôt à des repères évocateurs et signifiants. Faut-il voir dans l'oubli d'imposer à cette contrée des noms de saints une conséquence de l'appréciation de Jacques Cartier qui la nomma lui-même en 1535 «terre de Caïn»?



Intérieur de la chapelle historique, non classée, construite en 1895 dans l'île Providence. Photo: Eugen Kedl, 1988.

Partie nord de l'île Providence. Village estival aux «trottoirs de roc», occupé par les pêcheurs francophones de Tête-à-la-Baleine qui, encore aujourd'hui, pratiquent la migration saisonnière. Photo: Eugen Kedl, 1988.

À titre d'exemple, nous citerons pour le secteur qui nous intéresse quelques toponymes significatifs: les îles aux Perroquets, près de Chevery, sont appelées par les Montagnais *Aiastshimeu Uitshuasap Katakaki*, c'est-à-dire «là où se trouve la maison des Esquimaux»; Tête-à-la-Baleine, nommée d'après la forme d'une île sur la route des voiliers et dont le nom, ce qui est rare, est traduit dans les trois langues, devient *Whale Head* pour les anglophones et *Mistamek Ustukuan* en montagnais; Harrington Harbour, ou *Akuman*, signifie pour sa part «bon havre»¹.

Ce qui a fait dire à certains spécialistes de la toponymie que «même si la Basse-Côte-Nord est une région peu peuplée, ses habitants la connaissent dans les moindres détails et tous les endroits régulièrement fréquentés portent des appellations particulières²». C'est d'ailleurs pour souligner cette particularité et respecter l'esprit des lieux que les circuits nautiques et terrestres seront balisés de noms évocateurs, gravés dans le granit affleurant.



LES GESTES ANCESTRAUX

L'un des défis du tourisme d'aventure, du moins celui qui consiste à faire autre chose que de traverser le plus vite possible en motoneige ou en voiture des espaces apparemment déserts, est d'intéresser le visiteur à la vie culturelle passée et présente de l'endroit. En ce sens, la Basse-Côte-Nord, pour ceux qui savent intégrer la nature à la culture, est un lieu de prédilection pour

redécouvrir, dans un paysage nordique, quelques gestes et traditions appartenant au patrimoine humain des terres d'Amérique.

Sait-on par exemple qu'on y pratique toujours une pêche des plus rares au monde, celle du loup-marin? Et que cette activité remonterait à 1648, année où selon les sources historiques Abraham Martin, celui-là même qui a donné son nom aux fameuses plaines, tendait déjà des filets à Tadoussac?

Il y a quelques années, on recensait encore sur la Basse-Côte-Nord 103 emplacements de pêche au loup-marin, dont plus de la moitié étaient situés entre les archipels de Saint-Augustin et de Tête-à-la-Baleine³. Notons qu'on y trouve un site archéologique classé, celui de Nétagamiou, près de Chevery, l'un des plus anciens postes de pêche et de traite de la région. Il fut exploité à partir de 1733 par le sieur Jacques de Lafontaine, qui pratiquait la pê-



Les hommes étant à la pêche, il revenait jadis aux femmes de s'occuper du séchage de la morue. Les filets de morue étaient disposés sur le sol, tels des bardeaux sur un toit, puis empilés. Photo: Coll. Donald G. Hoddd, c. 1930.

che au filet dans les «passes» empruntées l'automne par les bancs de loups-marins.

Le projet de la Côte des Archipels mettra en valeur deux havres naturels ou «échoueries», l'un à l'île Providence, au large de Tête-à-la-Baleine, l'autre à l'île Gull Cliff, en face de Harrington Harbour. Les sites seront réaménagés en y créant l'ambiance et les gestes du passé, par exemple la façon ancienne d'ancrer les embarcations de pêche. À cela devrait s'ajouter une fresque inspirée de l'art inuit, gravée et peinte à même le roc vertical de l'anse à Bill, toujours à Harrington Harbour, sur le circuit patrimonial jalonné de murales, de trottoirs de bois en guise de rues et de maisons de pêcheurs colorées.

Outre la pêche au loup-marin au filet simple ou à l'échouerie, la Basse-Côte-Nord a mis au point une technique de pêche originale, celle de la trappe à la morue. Inventée il y a un peu plus de cent ans par un certain William Henry Whiteley, dit «Bossy», cette technique devait par la suite se répandre non seulement au Québec, mais aussi à Terre-Neuve, et influencer

profondément l'économie régionale.

En somme, ce que le projet souhaite faire ressortir dans les îles de Harrington et de Providence, c'est le patrimoine culturel populaire relié à la vie côtière et maritime, et cela en s'inspirant du modèle de Chéminus. Dans cette petite localité de l'île de Vancouver, on a opté pour une mise en valeur de type macro-pictural, une représentation en trompe-l'œil de ce que furent les gestes quotidiens des anciens au cours de leur vie rude et harmonieuse avec les ressources de la mer et de la forêt.

LES «MAISONS DE MER»

Le peuplement touristique saisonnier envisagé au cours des prochaines années et que l'on estime, pour 1995, à environ 2000 personnes sur 60 jours, s'inscrit à sa manière dans la tradition de l'occupation nord-côtière, entre Natashquan et Blanc-Sablon. Nous ne pouvons en effet nous empêcher de comparer le «touriste d'aventure» de Harrington Harbour et de Providence avec le pionnier d'avant 1820. C'est l'époque où «la Basse-Côte-Nord, alors dénommée le

LA PROBLÉMATIQUE RÉCRÉO-TOURISTIQUE

Un des principaux obstacles auxquels se heurte le développement récréo-touristique en milieu semi-naturel et naturel réside dans l'application d'un modèle d'aménagement trop conservateur qui a une grande difficulté à traiter simultanément d'économie et d'écologie. À vrai dire, on aménage encore trop de sites comme s'ils ne devaient être accessibles qu'à une minorité «d'initiés de la nature» plutôt qu'à la majorité de la population.

La question très actuelle pour des régions et des localités à fort potentiel environnemental ne se situe plus strictement sur le plan de la conservation du milieu mais aussi sur celui de l'utilisation de la ressource naturelle «esthétique» qui, une fois aménagée, peut générer des emplois directs, une plus-value financière, un commerce de détail et l'établissement de très petites entreprises spécialisées (TPE). En fait, l'industrie récréo-touristique devra sous peu souscrire à des principes de rentabilité directe au même titre que celle de la pêche, de la forêt et des mines. Ce qui ne veut surtout pas dire que l'on épuise la ressource naturelle esthétique comme cela s'est produit dans d'autres domaines! Bien au contraire!

De plus, les nouveaux aménagements récréo-touristiques devront faire preuve d'originalité et répondre à un besoin très présent de connaissance sensitive de l'environnement. Autant de relations dont le citoyen est privé à longueur d'année mais qui ne trouvent pas forcément de réponse dans beaucoup d'aménagements réalisés en région. En ce sens, il faudra dépasser le «regardez mais ne touchez pas».

Pour ce faire, l'aménagement du futur immédiat permettra au visiteur de pénétrer l'environnement avec facilité et sécurité, en faisant appel à la haute technologie et à des moyens de transport sophistiqués: navette, embarcation rapide avec pont panoramique, hydroglisseur, etc. Ce qui dans bien des cas remplacera les équipements classiques très nombreux mais peu adaptés au tourisme.

Les régions ou les localités dont l'économie dépendra dans une proportion de 30 à 70 % du développement récréo-touristique exigeront, en plus de l'aménagement de leur territoire, un produit unique et compétitif à caractère environnemental. Pour cela il ne s'agira pas seulement d'être original mais surtout créatif et de prolonger le milieu naturel en concevant de nouveaux environnements plus «performants» que la nature elle-même. Des qualités qui s'accommodent mal des contraintes uniformes imposées sans modulation à tout le territoire du Québec, comme ce fut le cas par exemple pour les rives et les berges, les terres agricoles, les forêts privées.

En somme, l'industrie récréo-touristique ne pourra connaître une expansion significative si l'aménagement en milieu naturel ou semi-naturel consiste uniquement à respecter à la lettre l'écologie végétale et animale. Ce genre d'approche trop orthodoxe ne considère pas suffisamment certains caractères propres à l'être humain — on parle alors d'écologie humaine — et freine de plus en plus un développement dont certaines régions ont un urgent besoin.

LA MÉTHODE «P.C.L.»

Le projet de la Côte des Archipels s'appuie sur la méthode dite «P.C.L.» (planification, conception, localisation) qui découle directement des besoins de perception, de connaissance et de locomotion de la personne dans un environnement donné. Cette approche intégrée se sert entre autres choses de découvertes en éthologie et en écologie humaine et tend à les traduire sur le terrain par des aménagements précis.

L'originalité des projets P.C.L. en général et de celui de Harrington en particulier est de proposer des aménagements qui permettront aux visiteurs de découvrir avec aisance et en toute sécurité un environnement naturel parsemé d'éléments culturels rattachés à l'histoire. Cette approche qui replace la culture passée dans son contexte quoti-

dien et ouvert au lieu de «l'enfermer» dans un lieu est effectivement nouvelle au Québec. De plus, la démarche P.C.L. tend aussi à se servir des environnements industriels, souvent peu engageants, pour les transformer en lieux originaux. Carrières, mines, gravières, etc. deviennent alors des aménagements positifs.

Plusieurs autres projets, outre celui de la Côte des Archipels, ont été réalisés récemment suivant la méthode P.C.L.: *La Baie des Chaleurs*, un lac maritime de Restigouche à Port-Daniel; *La Rive aux Moulins et l'Archipel de l'île aux Grues*, du moulin de Beaumont à celui de Saint-Roch des Aulnaies; *La Chute Sainte-Agathe* et son canyon; *La Ville de Mont-Saint-Hilaire*; *Le Cadran sud-ouest du lac Saint-Jean*, Chambord, Roberval et Mashteuiatsh; *Le Village d'Hébertville*.

Labrador québécois, était parcourue de pêcheurs nomades et d'engagés ne possédant pas de droit de propriété sur les lieux qu'ils exploitaient pour le compte des seigneurs et des commerçants⁴. Le touriste européen, américain ou canadien reproduirait en quelque sorte ce que d'autres ont vécu il y a 200 ou 300 ans: une exploration et une exploitation, cette fois esthétique et culturelle, d'un territoire lointain.

Entre 1830 et 1855, les Golfiens adoptèrent un mode de vie qui devrait intéresser le touriste d'aventure: la migration saisonnière. Les Golfiens, en effet, possèdent généralement deux maisons qu'ils occupent en alternance selon les saisons. L'une se trouve sur la côte: c'est la «maison de terre»; l'autre, appelée la «maison de mer», est sise sur une île proche des bancs

de pêche. De volume assez modeste et entièrement revêtue de bardeau, l'habitation du pêcheur est colorée et très confortable. C'est d'ailleurs dans ces maisons que seront aménagés les gîtes du passant qui accueilleront les futurs visiteurs. Car, comme il se doit dans un pareil décor, il n'est pas question de construire des motels!

On prévoit que pour se restaurer et se loger le touriste fréquentera non seulement le village de Harrington Harbour mais aussi les «maisons de mer» de Chevery, d'Aylmer Sound et de Tête-à-la-Baleine, ou encore les îles Gull Cliff, Fox, de l'Entrée ou Providence. Incidemment, on trouve sur l'île Providence, outre plusieurs maisons disponibles pour l'accueil, une chapelle construite en 1895 et restaurée en 1979, dont certaines pièces de charpente pro-

Îlot granitique de l'archipel de Sainte-Marie, où abonde la faune ailée et marine. Photo: Eugen Kedl.



viennent de la chapelle de l'île Kent démantelée vers 1850⁵.

UN PATRIMOINE NATUREL

Un tourisme d'aventure sans découverte ni exploration d'un patrimoine naturel exceptionnel n'en serait pas vraiment un sous une telle latitude. Avec son paysage de toundra maritime, où le socle rocheux affleure entre les mousses et les lichens, où les arbres nains ont l'aspect de bonsaïs, la Basse-Côte-Nord promet un dépaysement certain. Mais l'aventure ne peut se satisfaire de la seule nature, fût-elle grandiose. Comme l'a déjà dit René Dubos⁶, un milieu naturel, aussi beau soit-il, n'est intéressant que s'il a su conserver et intégrer sa part d'humanité. Cette leçon d'écologie humaine devrait d'ailleurs être entendue par tous ceux qui prônent la

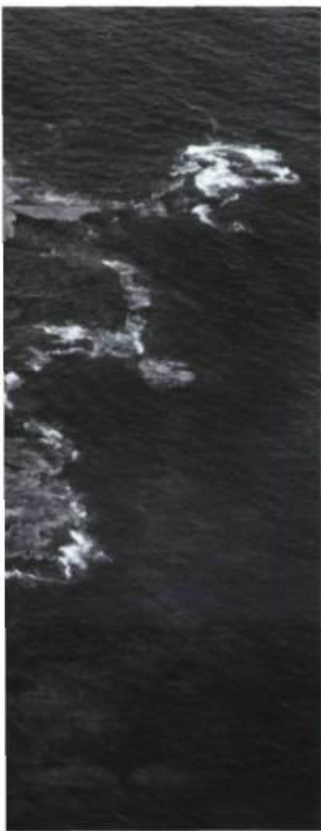
création de parcs et de réserves d'où l'homme est exclu comme un paria. Triste idéologie s'il en est une!

La trilogie naturelle constituée par les archipels de Harrington, du Petit Mécatina (incluant Providence) et de Sainte-Marie, en plus de ses gens et de leurs habitats, ne peut que ravir l'œil par ses granits roses ou gris, ses lichens jaunes, sa faune ailée et marine. N'oublions pas que c'est dans cette région que le Franco-Américain John James Audubon (1785-1851), que d'aucuns considèrent comme le plus grand peintre d'oiseaux à ce jour, vint chercher une partie de son inspiration et ses modèles.

À cet égard, le refuge des îles de Sainte-Marie, avec ses nombreuses espèces d'oiseaux migrants, est l'un des premiers sites ornithologiques de l'est du Canada. On peut y observer



Le macareux-moine, ou perroquet de mer, compte parmi les nombreuses espèces d'oiseaux migrateurs qu'on peut observer dans l'archipel de Sainte-Marie. Photo: Eugen Kedl, 1988.



notamment des petits pingouins et des grands cormorans, mais surtout des macareux-moines à l'énorme bec multicolore que l'on appelle aussi «perroquets de mer». C'est de cette densité de faune, de flore, d'îles, de rigolets, de mer et de ciel que naît ce qu'on appelle «l'esprit du lieu». Une sorte d'ambiance impalpable mais bien réelle qui fait qu'un endroit est inoubliable.

LA NOUVELLE QUÊTE

Le développement et les aménagements légers et intégrés prévus à Harrington Harbour (étals d'exposition mobiles, murales extérieures, place de rassemblement destinée à des activités culturelles), les excursions «culturelles» envisagées à l'île Providence et les randonnées d'observation ornithologique dans l'archipel de Sainte-Marie

devraient préparer la venue des touristes, ces nouveaux nomades, qui à leur tour peupleront cette zone de la Basse-Côte-Nord. Il y a fort à parier que ce seront surtout des Américains, des Terre-Neuviens et des Européens qui feront redécouvrir ce territoire de l'ancien Labrador québécois, dans le sillage

d'Audubon et des pêcheurs de morue, ou encore des chasseurs de baleine de la région de Boston ou de Mystic.

Faut-il s'étonner que le Québec central ne porte pas plus attention à ce territoire qui fut à l'origine de sa propre découverte? Sans doute... Toujours est-il que les Golfiens, eux, n'ont pas le choix de s'intéresser à leur sort afin de redresser une économie de plus en plus fragile. Il s'agira dorénavant, à l'aube du XXI^e siècle, de traduire autrement pour le visiteur l'histoire et de l'accueillir dans une nouvelle quête, esthétique et culturelle. Ici le tourisme d'aventure, loin de se confondre avec une surexploitation de l'espace, tendra à faire corps avec le paysage et avec la vie ambiante.

Les responsables du projet:

Jean-Claude Jay-Rayon, conception et aménagement; Jorge Guerrero-Lozano, architecture; Brigitte Morneau, économie et éducation; Luc Trépanier, cartographie; Richmond Monger, maîtrise d'œuvre.

1. Marie Taillon et Gerry McNulty, *La Basse-Côte-Nord: La toponymie de la Basse-Côte-Nord*, Québec, MAC, 1983, p. 4-9.
2. *Ibid.*
3. Gérard Baril et Yvan Breton, *La Basse-Côte-Nord: Pêche et tradition culturelle sur la Basse-Côte-Nord*, Québec, MAC, 1983, p. 6.
4. Gaston Gendron et Paul Charest, *La Basse-Côte-Nord: Les villages de la Basse-Côte-Nord, origine et peuplement*, Québec, MAC, 1983, p. 8.
5. Gabriel Dionne, *La voix d'un silence: Histoire et vie de la Basse-Côte-Nord*, Montréal, Leméac, s. d., p. 38-39.
6. René Dubos, *Choisir d'être humain*, Paris, Denoël, 1974.

Jean-Claude Jay-Rayon

Chercheur et développeur socio-économique.

Luc Trépanier

Géo-aménageur.

